

Introduction

L'HISTOIRE CULTURELLE est un secteur historiographique en pleine expansion. C'est entre la fin des années 1960 et le milieu des années 1980, pour reprendre la chronologie proposée par Pascal Ory, que se cristallise la nouvelle approche dont le manifeste fondateur est à chercher dans un article de Pascal Ory précisément, « Pour une histoire culturelle de la France contemporaine » publié en 1981. L'histoire culturelle s'édifie en partie dans la continuité de l'histoire des mentalités. Philippe Poirrier la définit d'ailleurs comme une « histoire fille des mentalités ». Si l'on nous permet un rapprochement que d'aucuns jugeront frivole, on peut songer ici à Saint-Saëns pour qui « l'opérette [était] une fille de l'opéra-comique ayant mal tourné » et qui ajoutait aussitôt « mais les filles qui tournent mal ne sont pas toujours sans agrément... ». La comparaison n'est pas si incongrue qu'il pourrait paraître car l'histoire culturelle, encore de nos jours, continue à voir sa légitimité parfois remise en cause et à être regardée avec méfiance par certains historiens. Par rapport à l'histoire des mentalités, elle adopte en tout cas une approche différente et des méthodes moins sérielles et quantitatives. À partir du milieu des années 1980, l'histoire culturelle se structure, bénéficiant du fait que le paysage historiographique français n'est plus dominé par un courant hégémonique comme au temps de l'École des Annales. Cette structuration est jalonnée de publications : en 1997 paraît l'ouvrage collectif *Pour une histoire culturelle* dirigé par Jean-Pierre Rioux et Jean-François Sirinelli, en 2004 un « Que-sais je ? » rédigé par Pascal Ory et, en 2005 les actes d'un colloque intitulé *L'Histoire culturelle du contemporain*. En 2008 enfin, Philippe Poirrier, déjà auteur en 2004 d'une synthèse très documentée (*Les Enjeux de l'histoire culturelle*), dirige un ouvrage qui élargit le débat à l'échelle internationale : *L'Histoire culturelle : un « tournant mondial » dans l'historiographie ?* Dans ce dernier livre, Philippe Poirrier rappelle que l'histoire des mentalités était étroitement liée à l'histoire sociale « à la française ». Ce lien avec l'histoire sociale demeure l'un des caractères principaux de l'histoire culturelle et la façon dont il est perçu par les historiens permet de distinguer des postures assez différentes. Si les tenants d'une histoire des sensibilités (ou « du sensible ») développée par Alain Corbin se pré-

occupent surtout des représentations, quitte à s'affranchir parfois des réalités sociales sur lesquelles elles reposent, la définition de l'histoire culturelle proposée par Pascal Ory (à savoir une « histoire sociale des représentations » – définition assez largement admise) met plutôt l'accent sur l'ancrage social de la démarche culturaliste. Cette dernière définition est proche de celle de Jean-Yves Mollier : « [l']étude des univers mentaux et des pratiques culturelles ».

La plus grande difficulté est sans doute de parvenir à circonscrire le champ de l'histoire culturelle. « Tout n'est pas culturel, dans l'exacte mesure où rien n'y est radicalement étranger », écrit Pascal Ory. Christophe Prochasson, lors d'un colloque sur l'histoire culturelle de la Grande Guerre (tenu en 2002 et publié en 2005), pointe l'« inconsistance épistémologique [de l'histoire culturelle] qui en mine les fondements » : « On y rencontre des strates aussi diverses que l'histoire des productions et des institutions culturelles, l'histoire des idées, l'histoire intellectuelle comme celle des intellectuels, l'histoire des représentations, l'histoire de l'art, des sciences, voire certains segments de l'histoire politique ». Cette indétermination est elle-même la conséquence des multiples définitions du mot « culture ». Roger Chartier distingue deux tendances principales : « D'un côté, la culture entendue comme un domaine particulier de productions, de pratiques et d'expériences intellectuelles et esthétiques ; de l'autre, la culture dans sa définition anthropologique, pensée comme l'ensemble des mots, des croyances, des rites et des gestes à travers lesquels les communautés donnent sens au monde, qu'il soit social, naturel ou surnaturel. » Il nous semble que ces deux tendances sont réunies dans la définition proposée par Paul Gerbod, dans l'introduction de son *Europe culturelle et religieuse de 1815 à nos jours* (1977) : « L'on ne peut plus limiter la culture, comme on l'a fait longtemps, à la création littéraire, artistique et scientifique. Il faut l'étendre à l'ensemble des coutumes, des croyances, des institutions, des idéologies et des techniques concernant tous les secteurs de la vie sociale et relationnelle, que se partagent et se transmettent les membres d'une société donnée. » Nous faisons nôtre cette définition, tout en étant conscient que les pages qui suivent n'en proposent qu'une illustration imparfaite – du fait de nos lacunes (que tout chercheur doit reconnaître tout en s'efforçant de les combler !) et du fait également des inévitables choix qu'impose la rédaction d'un manuel, synthétique par nature.

Dans la rédaction de cet ouvrage, pouvions-nous nous inspirer de certains modèles ? À vrai dire, notre *Histoire culturelle de la France au XIX^e siècle* n'a guère été précédée d'autres synthèses du même type. En 1974, Armand Colin publie l'*Histoire culturelle de la France (XIX^e-XX^e siècles)*

de Maurice Crubellier, ouvrage atypique et très novateur (même si certains aspects sont très liés à l'époque où il a été rédigé). Trois ans plus tard, la collection « Nouvelle Clio » des Presses Universitaires de France accueille un livre encore plus ambitieux : *L'Europe culturelle et religieuse de 1815 à nos jours* de Paul Gerbod. Il faut attendre encore deux décennies pour que soit lancé le grand chantier de *l'Histoire culturelle de la France*, publiée en 1998 aux éditions du Seuil, sous la direction de Jean-Pierre Rioux et de Jean-François Sirinelli. La période chronologique couverte par le présent livre est traitée dans les tomes 3 et 4 de cette vaste entreprise éditoriale, rédigée par neuf historiens. Nous avons été particulièrement sensible à la contribution de Françoise Mélonio, en charge de la période 1815-1880, republiée en 2001 sous le titre *Naissance et affirmation d'une culture nationale*. Cette réédition était liée au fait qu'un sujet en partie culturel avait été inscrit au programme de l'agrégation (signe de reconnaissance institutionnelle) : « Religion et culture en Europe au XIX^e siècle ». À cette occasion, divers ouvrages furent édités. Ainsi, l'auteur de ces lignes collabora avec Jacques-Olivier Boudon et Jean-Claude Caron pour concevoir un volume intitulé *Religion et culture en Europe au XIX^e siècle* et publié chez Armand Colin. Signalons également le très riche *Culture et religion, Europe – XIX^e siècle* publié chez Atlande sous la direction de Michel Rapoport. Avant même l'impulsion donnée par le programme d'agrégation, Pascale Goetschel et Emmanuelle Loyer avaient publié, dès 1994, une *Histoire culturelle et intellectuelle de la France au XX^e siècle*, dans la collection « Coursus » chez Armand Colin. Cet ouvrage a été rebaptisé, lors de sa deuxième édition en 2002, *Histoire culturelle de la France de la Belle Époque à nos jours* et a connu en 2005 une troisième édition revue et augmentée. Les spécialistes d'histoire culturelle du XX^e siècle disposent donc depuis quinze ans d'une synthèse de grande qualité. Il a paru opportun d'offrir aux « dix-neuviémistes » un ouvrage de même nature, en profitant de surcroît des développements qu'autorise la collection « U ».

Arrêtons-nous un instant sur les limites chronologiques et spatiales du présent livre. Il n'est guère aisé, en histoire culturelle, de distinguer une chronologie dont les articulations soient valables pour tous les phénomènes étudiés. Si la Grande Guerre apparaît comme une césure justifiée par plusieurs aspects, il est plus difficile de décider quand débute le XIX^e siècle culturel. Par commodité, nous avons retenu la date traditionnelle de 1814 mais, comme on le verra au chapitre 1, il s'est avéré nécessaire d'accomplir de nombreux retours vers la période 1789-1814. Il a néanmoins semblé plus conforme à notre propos de traiter cette période à titre de rappel plutôt que de l'intégrer purement et simplement dans

notre développement. Au sein du siècle qui va de 1814 à 1914, nous avons distingué trois grandes périodes, la fin des années 1840 et le milieu des années 1880 en constituant les deux césures. Ce découpage avait déjà été retenu dans *Religion et culture en Europe au XIX^e siècle* et il nous semble un moyen commode de distinguer trois grandes étapes : une première moitié du XIX^e siècle encore marquée par l'Ancien Régime culturel, une Belle Époque où les évolutions s'accélérent et, entre les deux, une période de changements culturels profonds. De même, si l'on considère les limites spatiales de notre sujet, une observation s'impose : étudier l'histoire culturelle de la France, c'est étudier les influences étrangères qu'elle a subies, dans un siècle où la circulation des idées et des courants ne cesse de s'intensifier. Faute de place, la diffusion à l'étranger de la culture française n'a pas été envisagée.

Précisons, enfin, ce que l'on trouvera et ce que l'on ne trouvera pas dans les pages qui suivent. Dominique Kalifa, dans le colloque déjà évoqué publié en 2005, appelle de ses vœux une histoire « qui considère la culture comme une question, comme un regard, un paradigme, centré sur l'étude de la production, de la circulation et des effets de sens, et non la culture comme un domaine ». Philippe Poirrier, quant à lui, écrit en 2008 : « L'histoire culturelle s'affiche, pour certains, comme une histoire renouvelée des institutions, des cadres et des objets de la culture. Elle permet de réintégrer au sein du questionnaire historien les expressions les plus élaborées de la culture et des savoirs sans pour autant négliger les pratiques du plus grand nombre. » C'est principalement dans cette seconde perspective que s'inscrit le présent ouvrage. Perspective modeste, et qui peut sembler à certains bien traditionnelle. Cependant, comme le montrent les neuf chapitres qui suivent, l'étude de la culture comme domaine suppose de brasser et de croiser un très grand nombre de données historiques et l'exercice est complexe. L'acceptation large du mot « culture » que nous avons retenue nous a ainsi conduit à aborder un grand nombre d'aspects. Il a semblé primordial d'accorder une large place à l'éducation et à l'imprimé, c'est-à-dire à l'histoire du livre, de l'édition et de la presse. Nous avons aussi souhaité donner à l'histoire du spectacle (du théâtre au cinéma, de la musique lyrique au « Théâtre du Peuple ») la place qu'elle mérite, même si l'habitude est de la traiter juste « en passant ». Spécialiste d'histoire du théâtre dramatique et lyrique du XIX^e siècle, nous avons toutefois pris soin ne pas surévaluer l'importance de cette thématique. Bien sûr, toutes les institutions culturelles (et en premier lieu les musées et les bibliothèques) ont été traitées en détail. Les Beaux-Arts, au sens large du terme, n'ont pas été oubliés. En 1974, Maurice Crubellier jugeait « vain et même ridicule » d'intégrer à son

ouvrage « des exposés d'histoire de la littérature, des beaux-arts, des sciences ou de la philosophie ». Notre position est autre et il nous a semblé impossible de ne pas chercher à expliquer, même succinctement, des phénomènes comme le romantisme, l'impressionnisme, le darwinisme ou encore le positivisme. Un musicologue, un historien des arts, des sciences ou de la littérature pourront peut-être trouver notre propos trop schématique, nous en sommes conscient ; mais il s'agit d'un manuel général qui ne prétend à rien d'autre qu'indiquer des pistes. D'autre part, nous n'avons pas évacué les créateurs : l'histoire (culturelle ou autre) est faite par des femmes et des hommes et l'étude des grandes évolutions ne peut négliger les individus. L'histoire culturelle, comme l'écrit Jean-Yves Mollier, doit « s'intéresser à des groupes humains et non aux seuls individus » mais ces derniers, dès lors qu'ils sont replacés dans leur contexte, ne doivent pas être sacrifiés.

Nous avons jugé qu'il était important de traiter longuement de l'histoire religieuse et nous avons privilégié le catholicisme, à cause de son statut de religion dominante dans un siècle où les débats autour du rôle de l'Église sont une donnée essentielle de la vie politique et culturelle. S'il est impossible (et même dommageable pour la compréhension de la période) de dissocier le culturel du religieux, il l'est tout autant de dissocier le culturel du politique. Toutefois, nous avons sciemment cherché à limiter la part des cultures politiques, afin que ce manuel ne ressemble pas à une histoire politique déguisée sous des habits culturels. Nous avons souhaité ne pas négliger l'histoire des idées, tout en cherchant un équilibre par définition subjectif et donc problématique. Le va-et-vient a évidemment été constant entre « culture savante » et « culture populaire » (même si ces notions, fort discutées, ne sont plus forcément utilisées sous cette dénomination). Il nous a paru essentiel enfin de décrire l'entrée dans une culture de masse et une civilisation des loisirs, ce qui a conduit à traiter aussi bien du sport que du tourisme. Nous sommes par ailleurs conscient que cet ouvrage pourra sembler trop centré sur Paris (mais la centralisation culturelle est une réalité encore plus pesante au XIX^e siècle que de nos jours). De même, si nous avons évoqué la culture coloniale et, en conclusion, le développement du féminisme, nous n'avons pas privilégié ce type d'analyses, pas plus que celles qui s'apparentent au fameux « tournant linguistique ». La question du « genre » et le statut du discours, définis par Edward Berenson comme étant « au centre de l'histoire culturelle américaine », n'ont pas été spécifiquement abordés. Nous avons également, par relatif manque d'affinités avec ces problématiques, délaissé l'histoire du sensible qui, rappelons-le, se donne pour but « de détecter la configuration de ce qui est éprouvé et de ce qui ne peut l'être

au sein d'une culture en un temps donné » (Alain Corbin). Au reste, ces approches sont déjà largement représentées. Selon celui qui tient la plume, l'histoire culturelle s'intéresse à des objets différents appréhendés selon des méthodes variées. Ajoutons que nous avons regretté, faute de place, de ne pouvoir traiter comme nous l'aurions voulu de l'histoire de la cuisine, de la nourriture et des cafés (nous pensons notamment au livre devenu classique de Didier Nourrisson sur le buveur du XIX^e siècle), de celle de la mode, du vêtement et des grands magasins (si bien illustrée par les travaux de Philippe Perrot) ou encore de celle du corps et de la santé.

On l'aura compris, l'histoire culturelle est toujours guettée par la tentation, dans une approche globalisante, de s'appropriier peu ou prou tous les sujets, au risque de perdre en substance ce qu'elle gagne en surface... Il n'est pas mauvais d'avoir été contraint de résister à cette tentation.